

PAR L'AUTEURE DE  
10 MINUTES ET 38 SECONDES DANS CE MONDE ÉTRANGE

ELIF  
SHAFAK

L'ÎLE  
AUX  
ARBRES  
DISPARUS

Flammarion

**Je dédie ce roman  
aux exilés de tous les pays,  
aux déracinés, et aux arbres  
que nous avons laissés derrière nous,  
enracinés dans nos mémoires.**

ELIF SHAFAK



«Un roman proprement bouleversant sur les sombres secrets de la guerre civile et les méfaits de l'extrémisme.»

**MARGARET ATWOOD**

«Les mots d'Elif Shafak créent un nouveau monde, à notre intention.»

**COLUM McCANN**

«Un roman magique et merveilleux qui lève le voile sur notre histoire récente.»

**WILLIAM BOYD**

Flammarion

L'Île aux arbres disparus

## DU MÊME AUTEUR

- La Bâtarde d'Istanbul*, Phébus, 2007 ; 10/18, 2008 ; Flammarion, 2015.
- Bonbon Palace*, Phébus, 2008 ; 10/18, 2009.
- Lait noir*, Phébus, 2009 ; 10/18, 2011.
- Soufi, mon amour*, Phébus, 2010 ; 10/18, 2011.
- Crime d'honneur*, Phébus, 2013 ; 10/18, 2014.
- L'Architecte du sultan*, Flammarion, 2015 ; J'ai lu, 2017.
- Trois filles d'Ève*, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.
- 10 minutes et 38 secondes dans ce monde étrange*, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2022.

Elif Shafak

# L'Île aux arbres disparus

*roman*

*Traduit de l'anglais par Dominique Goy-Blanquet*

Flammarion

Titre original : *The Island of Missing Trees*  
Éditeur original : Viking UK, une division de Penguin Random House  
© Elif Shafak, 2021.  
[www.elifshafak.com](http://www.elifshafak.com)  
Pour la traduction française :  
© Flammarion, 2022.  
Pour les illustrations p. 67 et p. 414 :  
© Josie Staveley-Taylor, 2021.  
ISBN : 978-2-0802-6317-9

*Aux émigrants et aux exilés de tous les pays,  
les déracinés, les ré-enracinés, les sans-racines.*

*Et aux arbres que nous avons laissés derrière nous,  
enracinés dans nos mémoires...*





« Qui ne connaît pas la forêt chilienne ne connaît pas cette planète. C'est de ces terres, de cette boue, de ce silence que je suis parti cheminer et chanter à travers le monde. »

Pablo NERUDA, *J'avoue que j'ai vécu*,  
trad. Claude Couffon.

« Cela appelle le sang, dit-on. Le sang appelle le sang. On a vu des pierres bouger, et des arbres parler... »

William SHAKESPEARE, *Macbeth*,  
trad. J.-M. Déprats.



## Île

Il était une fois un souvenir, à l'autre bout de la Méditerranée, où s'étendait une île si belle et si bleue que les nombreux voyageurs, pèlerins, croisés, marchands qui en tombaient amoureux souhaitaient ne plus jamais en repartir, ou tentaient de la remorquer par des cordes de chanvre jusque dans leur pays.

Des légendes, peut-être.

Mais les légendes sont là pour nous dire ce que l'histoire a oublié.

Cela fait bien des années que j'ai fui cet endroit à bord d'un avion, à l'intérieur d'une valise en souple cuir noir, pour ne plus jamais revenir. Depuis j'ai adopté un autre pays, l'Angleterre, où j'ai grandi et prospéré, mais sans que passe un seul jour où je ne rêve d'y retourner. Chez moi. Ma terre natale.

Elle doit être encore là où je l'ai quittée, surgissant et plongeant avec les vagues qui se brisent et moussent le long de sa côte rugueuse. Au carrefour de trois continents – Europe, Asie, Afrique – et du Levant, cette vaste région impénétrable, entièrement disparue des cartes d'aujourd'hui.

Une carte est une image à deux dimensions marquée de symboles arbitraires et de lignes incises qui décident qui sera ton ennemi et qui ton ami, qui mérite notre amour, qui notre haine, et qui notre simple indifférence.

La cartographie est un synonyme pour les histoires racontées par les vainqueurs.

Quant aux histoires racontées par ceux qui ont perdu, il n'y en a pas.

\*

Voici comment je me la rappelle : plages dorées, eaux turquoise, ciels limpides. Chaque année des tortues de mer venaient déposer leurs œufs dans le sable poudreux. En fin d'après-midi le vent apportait le parfum des gardénias, cyclamens, lavande, chèvrefeuille. Des ramures de glycine grimpaient sur les murs blanchis à la chaux, cherchant à atteindre les nuages, emplies de cet espoir que seuls connaissent les rêveurs. Quand la nuit vous embrassait la peau, comme elle faisait toujours, vous respiriez le jasmin de son haleine. La lune, ici plus proche de la terre, suspendue lumineuse et douce au-dessus des toits, répandait une lueur vive sur les ruelles étroites et les rues pavées. Et pourtant des ombres trouvaient le moyen de ramper à travers la lumière. Des murmures de défiance et de conspiration frissonnaient dans le noir. Car l'île était clivée en deux morceaux – le nord et le sud. Une langue, une mémoire, un scénario différents s'imposaient de part et d'autre, et quand ils priaient, les insulaires s'adressaient rarement au même Dieu.

La capitale était divisée par une zone qui la tranchait de part en part comme un coup de lame à travers le cœur. Le long de la ligne de démarcation – la frontière – s'étaient des maisons en ruine criblées de balles, des jardins vides scarifiés d'éclats de grenade, des magasins à l'abandon bardés de

planches, des portails en fer forgé pendant à l'horizontale de leurs gonds brisés, des voitures luxueuses d'un autre âge rouillant sous des épaisseurs de poussière... Les rues étaient bloquées par des rouleaux de barbelés, piles de sacs de sable, tonnelets remplis de ciment, tranchées antichars et tours de guet. Les rues s'arrêtaient brusquement, comme des pensées inachevées, des sentiments non résolus.

Des soldats montaient la garde armés de mitraillettes, quand ils ne faisaient pas des rondes ; des jeunes gens raides d'ennui, esseulés, venus des quatre coins du monde, qui ne savaient presque rien de l'île ou de son histoire complexe avant de se retrouver en poste dans cet environnement étranger. Les murs étaient couverts d'affiches officielles aux couleurs vives et grosses majuscules :

PASSAGE INTERDIT AU-DELÀ DE CE POINT

CIRCULEZ, ZONE INTERDITE !

INTERDICTION DE FILMER OU DE PHOTOGRAPHER

Puis un peu plus loin sur la barricade, une addition illicite gribouillée à la craie sur un tonneau par un passant :

BIENVENUE DANS LE NO MAN'S LAND

La coupure qui déchirait Chypre d'un bord à l'autre, une zone tampon patrouillée par les troupes des Nations unies, était longue d'environ cent quatre-vingts kilomètres, d'une largeur atteignant par endroits jusqu'à sept kilomètres, ailleurs à peine quelques mètres. Elle traversait toute sorte de paysages – villages désertés, côtes de l'arrière-pays, marécages, jachères, forêts de pins, plaines fertiles, mines de cuivre et sites archéologiques – suivant un parcours de méandres tel le fantôme d'un ancien fleuve. Mais c'est ici, à travers et autour de la capitale, qu'elle devenait plus visible, tangible, et d'autant plus obsédante.

Nicosie, aujourd'hui la seule capitale divisée du monde.

La chose semblait presque positive, dite de la sorte ; parée d'une qualité spéciale, voire unique, le sentiment de défier la gravitation, comme l'unique grain de sable poussé vers le ciel dans un sablier qu'on vient de retourner. Mais en réalité Nicosie n'était pas une exception, juste un nom supplémentaire ajouté à la liste des lieux de ségrégation et des communautés séparées, ceux enregistrés par l'histoire et ceux à venir. Pour l'heure, toutefois, elle avait sa singularité. La dernière cité divisée d'Europe.

Ma ville natale.

\*

Il y a une quantité de choses qu'une frontière – même d'un tracé aussi net et aussi bien gardé que celui-ci – ne peut empêcher de traverser. Les vents étésiens, par exemple, au nom doux mais étonnamment fort, *meltemi* ou *meltem*. Les papillons, sauterelles et lézards. Les escargots, aussi, malgré leur lenteur pénible. Parfois, un ballon d'anniversaire échappé à la poigne d'un enfant dérive dans le ciel, s'aventure de l'autre côté – en territoire ennemi.

Et puis les oiseaux. Hérons bleus, bruants à tête noire, buses bondrées, hochequeues jaunes, passereaux des bois, pies-grièches masquées et mes préférés, les loriots dorés. Venu du fond de l'hémisphère Nord, migrant de nuit la plupart du temps, l'obscurité s'attachant au bout de leurs ailes et leur traçant des cercles rouges autour des yeux, ils font escale ici à mi-chemin de leur long voyage, avant de poursuivre vers l'Afrique. L'île est pour eux un lieu de repos, une lacune dans le récit, un entre-deux.

Il y a une colline à Nicosie où les oiseaux de tous plumages viennent chercher de la nourriture. Elle est envahie par d'épais ronciers, des orties brûlantes et des touffes de bruyère. Au milieu de cette végétation dense se dresse un vieux puits dont

la poulie grince au moindre geste, équipé d'un seau en métal au bout d'une corde effilochée et couverte de mousse à force d'oisiveté. En bas, au fond, il fait toujours un noir d'encre et un froid de loup, même quand le furieux soleil de midi vous cogne directement sur la tête. Le puits est une bouche affamée qui attend son prochain repas. Il dévore le moindre rayon de lumière, la moindre trace de chaleur, retenant chaque particule dans sa profonde gorge de pierre.

Si jamais vous vous trouvez dans les environs et si, poussé par la curiosité ou l'instinct, vous vous penchez par-dessus la margelle pour jeter un coup d'œil au fond, en attendant que vos yeux s'accommodent, vous saisirez peut-être une lueur, comme l'éclat furtif des écailles d'un poisson avant qu'il ne disparaisse sous l'eau. Ne vous laissez pas abuser, surtout. Il n'y a pas de poissons là en bas. Pas de serpents. Pas de scorpions. Pas d'araignées suspendues à un fil de soie. La lueur ne vient pas d'une créature vivante, mais d'une vieille montre de gousset – de l'or dix-huit carats serti de nacre avec, gravés au dos, les vers d'un poème de Cavafy :

*Y parvenir est ta destination ultime  
Mais ne te hâte point dans ton voyage...*

Et là, au dos de la montre, il y a deux lettres, ou plus précisément deux fois la même lettre :

*Y & Y*

Le puits fait dix mètres de profondeur et un peu plus d'un mètre de largeur. Il est en pierres de taille doucement incurvées qui descendent en lignes bien symétriques jusqu'au silence des eaux moisies. Deux hommes sont enfermés au fond. Les propriétaires d'une taverne très courue. Tous deux de carrure svelte et de taille moyenne, avec de larges oreilles décollées dont ils aimaient plaisanter. Tous deux sont nés et ont grandi sur cette île, et autour de la quarantaine ils ont été

enlevés, tabassés et assassinés. On les a jetés dans ce fût après les avoir enchaînés l'un à l'autre, puis à un bidon d'huile de trois litres rempli de ciment pour s'assurer qu'ils ne reviennent jamais à la surface. La montre de gousset que portait l'un des deux le jour de leur enlèvement s'est arrêtée exactement huit minutes avant minuit.

Le temps est un merle, et comme tout autre oiseau chanteur, il peut être fait prisonnier. Il peut être retenu captif dans une cage et même pendant plus longtemps que vous ne pourriez l'imaginer. Mais le temps ne peut pas être tenu en échec à perpétuité.

Aucune captivité n'est éternelle.

Un jour l'eau aura si bien rouillé le métal que les chaînes se briseront, et que le cœur rigide du béton s'amollira comme tendent à le faire les cœurs les plus rigides au fil des années. Alors seulement les deux cadavres, enfin libres, nageront jusqu'à la fissure de ciel là-haut, frémissant dans la lumière réfléchie du soleil ; ils monteront vers ce bleu extatique, lentement au début, puis rapides et fiévreux, comme des pêcheurs de perles près de suffoquer.

Tôt ou tard, ce vieux puits délabré sur cette belle île solitaire au bord extrême de la Méditerranée s'effondrera sur lui-même et son secret remontera à la surface comme tout secret finit obligatoirement par le faire.



Première partie

COMMENT ENTERRER UN ARBRE



## Une fille nommée Île

*Angleterre, fin des années 2010*

C'était le dernier cours de l'année au lycée Brook Hill dans le nord de Londres. La salle de classe des élèves de première. Cours d'histoire. Plus que quinze minutes avant la cloche et les élèves commençaient à s'agiter, avaient hâte que commencent les vacances de Noël. Tous les élèves, sauf une.

Ada Kazantzakis, seize ans, était assise avec une concentration muette à sa place habituelle près de la fenêtre au fond de la classe. Ses cheveux couleur d'acajou bruni étaient ramassés en une queue-de-cheval basse sur la nuque ; ses traits délicats tirés et tendus et ses grands yeux bruns de biche semblaient trahir le manque de sommeil de la nuit précédente. Elle voyait approcher sans enthousiasme la saison des fêtes et n'éprouvait pas d'excitation particulière à la perspective d'une chute de neige. De temps en temps elle jetait des regards furtifs à l'extérieur, pourtant son expression changeait à peine.

Vers midi il était tombé de la grêle, des billes gelées d'un blanc de lait déchirant les derniers restes de feuilles sur les arbres, martelant le toit du hangar à vélos, rebondissant sur le sol en une danse de claquettes frénétique. Maintenant tout

était calme, mais on voyait bien que le temps allait sérieusement empirer. Une tempête était en route. Ce matin la radio avait annoncé qu'au cours des prochaines quarante-huit heures, la Grande-Bretagne serait frappée par un tourbillon polaire qui battrait les records de basses températures, pluies verglaçantes et blizzard. Coupures d'eau, pannes d'électricité et canalisations détruites allaient paralyser de larges pans d'Angleterre et d'Écosse ainsi que des régions entières d'Europe du Nord. Les gens avaient accumulé des provisions – conserves de poisson, haricots blancs à la sauce tomate, sachets de pâtes, papier hygiénique – comme s'ils se préparaient pour un siège.

Les élèves avaient discuté toute la journée de la tempête, inquiets pour leurs projets de vacances et de voyage. Mais pas Ada. Elle n'avait ni réunions familiales ni destinations exotiques en prévision. Son père ne comptait aller nulle part. Il était occupé. Il était toujours occupé. Son père était un incurable drogué de travail – tous ceux qui le connaissaient pouvaient en témoigner – mais depuis que la mère d'Ada était morte, il s'était réfugié dans la recherche comme un animal fouisseur se terre dans son tunnel en quête de sécurité et de chaleur.

À un certain stade au cours de sa jeune vie, Ada avait compris qu'il était très différent des autres pères, mais elle avait toujours autant de mal à prendre avec indulgence son obsession des plantes. Tous les pères des autres élèves travaillaient dans des bureaux, des boutiques ou des agences gouvernementales, portaient des costumes assortis, chemises blanches et chaussures cirées noires, tandis que le sien était la plupart du temps en blouson imperméable, pantalon de moleskine kaki ou marron et bottes de marche. Au lieu d'un attaché-case il avait un sac à dos rempli d'objets variés, loupe de poche, trousseau de dissection, presseur, boussole et carnets de notes. Les autres pères discutaient sans fin affaires et plans

de retraite, mais le sien s'intéressait davantage aux effets toxiques des pesticides sur la germination des graines ou les dommages écologiques causés par l'exploitation du bois. Il évoquait l'impact de la déforestation avec une passion que ses pairs réservaient aux fluctuations de leur portefeuille d'actions ; non seulement en parlait, mais écrivait aussi sur le sujet. Spécialiste de l'écologie et de la botanique évolutives, il avait publié douze livres. L'un d'eux s'intitulait *Le Royaume mystérieux : comment les champignons ont formé notre passé, comment ils modifient notre avenir*. Une autre de ses monographies portait sur les cornifles, les hépatiques et les mousses. Sur la couverture, un pont de pierre enjambait un ruisseau gazouillant autour de roches habillées de vert velouté. Juste au-dessus de cette image de rêve, le titre s'affichait en lettres dorées : *Un guide de terrain sur les bryophytes communes d'Europe*. Et en dessous, son nom en majuscules : KOSTAS KAZANTZAKIS.

Ada n'avait pas la moindre idée du genre de personnes qui voudraient lire les livres de son père, mais elle n'avait jamais osé y faire allusion à l'école. Elle n'avait aucune intention de donner à ses camarades de classe une raison de plus de conclure qu'elle – et sa famille – était zarbi.

Peu importe l'heure du jour, son père semblait préférer la compagnie des arbres à celle des humains. Il avait toujours été comme ça, mais quand son épouse était en vie, elle parvenait à modérer ses excentricités, peut-être parce qu'elle aussi avait des habitudes assez spéciales. Depuis la mort de sa mère, Ada sentait son père s'éloigner d'elle, ou peut-être était-ce elle qui s'éloignait de lui – c'était difficile de dire qui évitait qui dans une maison engloutie dans les miasmes du chagrin. Ainsi ils resteraient chez eux, tous les deux, pas seulement pendant la durée de la tempête mais pendant toute la période des fêtes de Noël. Ada espérait que son père aurait pensé à faire les courses.

Son regard glissa vers son cahier. Sur la page ouverte, en bas, elle avait esquissé un papillon. Lentement, elle lui dessina des ailes, si fragiles, si faciles à casser.

« Hé, t'as du chewing-gum ? »

Arrachée à sa rêverie, Ada se tourna de côté. Elle aimait s'asseoir au fond de la classe, mais cela voulait dire être flanquée d'Emma-Rose, qui avait l'habitude irritante de faire craquer ses jointures et de mâchouiller un bout de chewing-gum après l'autre alors que c'était interdit à l'école, et une tendance à pérorer sur des sujets qui n'intéressaient personne.

« Non, désolée. » Ada fit non de la tête avec un regard inquiet en direction du professeur.

« L'histoire est une matière des plus passionnantes », disait Mrs Walcott, ses richelieus plantés fermement derrière son bureau, comme s'il lui fallait une barricade d'où faire cours à ses élèves, vingt-neuf en tout. « Faute de comprendre notre passé, comment pouvons-nous espérer orienter notre avenir ?

— Ah, je peux pas la supporter », marmonna à mi-voix Emma-Rose.

Ada s'abstint de tout commentaire. Elle ne savait pas trop si Emma-Rose parlait d'elle ou de leur enseignante. Dans le premier cas, elle n'avait rien à dire pour sa propre défense. Si c'était le second, elle n'allait pas s'associer au dénigrement. Elle aimait bien Mrs Walcott qui, quoique bien intentionnée, avait visiblement du mal à maintenir la discipline dans sa salle de classe. Ada avait entendu dire que cette femme avait perdu son mari quelques années auparavant. Il lui arrivait de s'imaginer ce que pouvait être la vie quotidienne de l'enseignante : comment son corps rondet s'arrachait du lit chaque matin, se précipitait sous la douche avant qu'il n'y ait plus d'eau chaude, fouillait dans sa garde-robe en quête d'une robe convenable à peine différente de la robe convenable de la veille, préparait à la hâte le petit déjeuner de ses jumeaux avant de les déposer à la crèche, le visage rougi, la voix pleine

d'excuses. Elle l'imaginait aussi se caresser la nuit, ses mains traçant des cercles sous sa nuisette en coton, invitant parfois des hommes qui laissaient des empreintes de pas humides sur le tapis et de l'amertume dans son âme.

Ada ne savait pas du tout si ses idées correspondaient à la réalité, mais elle soupçonnait que oui. C'était son talent, peut-être le seul. Elle était capable de détecter les chagrins comme un animal peut en flairer un autre de son espèce à plus d'un kilomètre.

« Allons, jeunes gens, une dernière chose avant votre départ ! dit Mrs Walcott en frappant dans ses mains. Au trimestre prochain nous étudierons les migrations et le changement générationnel. C'est un beau projet divertissant avant de nous atteler aux révisions en vue du certificat général. Pour vous préparer, je veux que vous interrogiez une personne âgée pendant les vacances. Idéalement, vos grands-parents, mais ça peut tout aussi bien être un autre membre de votre famille. Posez-leur des questions sur leur mode de vie quand ils étaient jeunes, et rapportez-moi une rédaction de quatre à cinq pages. »

Un chœur de soupirs désolés se répandit à travers la pièce.

« Assurez-vous que vos propos sont étayés par des faits historiques, poursuivit Mrs Walcott, sans tenir compte des réactions. Je veux une recherche rigoureuse confirmée par des preuves, pas de la spéculation. »

Ce qui causa une nouvelle vague de soupirs et gémissements.

« Et n'oubliez pas de chercher chez vous s'il y a des souvenirs de famille – une bague ancienne, une robe de mariée, un service de porcelaine, une couverture en patchwork, un paquet de lettres ou de recettes maison, tout objet mémoriel hérité de leur passé. »

Ada baissa les yeux. Elle n'avait jamais rencontré sa famille du côté maternel ni du côté paternel. Elle savait qu'ils vivaient

quelque part à Chypre mais ses connaissances n'allaient pas plus loin. Quel genre de gens était-ce ? À quoi occupaient-ils leur temps ? La reconnaîtraient-ils s'ils passaient près d'elle dans la rue, ou s'ils se croisaient au supermarché ? La seule parente proche dont elle eût connaissance était une tante, Meryem, qui envoyait des cartes postales joyeuses de plages ensoleillées et de prés couverts de fleurs sauvages, en dissonance avec le fait qu'elle était totalement absente de leur vie.

Si sa parentèle était un mystère, Chypre en était un autre encore plus grand. Elle avait vu des photos sur Internet, mais pas une fois elle n'avait visité l'endroit dont elle tenait son nom.

Dans la langue de sa mère, son nom signifie « île ». Enfant, elle supposait qu'il s'agissait de la Grande-Bretagne, la seule île qu'elle ait jamais connue, mais comprit bien plus tard qu'il désignait en fait une autre île, très loin, et que la raison de son nom, c'est qu'elle avait été conçue là-bas. Cette découverte l'avait mise dans un état de grande confusion, voire de malaise. D'abord parce qu'elle lui rappelait que ses parents avaient eu une vie sexuelle, et qu'elle n'avait pas envie d'y penser ; ensuite parce que ce nom la rattachait, de manière inévitable, à un lieu qui jusqu'alors n'existait que dans son imagination. Depuis, elle avait ajouté son propre nom au catalogue de mots non anglais qu'elle transportait dans ses poches, des mots bizarres et colorés qui lui semblaient encore assez distants et peu familiers pour demeurer impénétrables, comme ces galets parfaits qu'on ramasse sur une plage et qu'on rapporte chez soi, pour ne plus savoir qu'en faire par la suite. Elle en avait beaucoup, maintenant. Et aussi des expressions idiomatiques. Et des chansons, des airs allègres. Mais c'était à peu près tout. Ses parents ne lui avaient pas appris leur langue maternelle, préférant communiquer uniquement en anglais à la maison. Ada ne parlait ni le grec de son père, ni le turc de sa mère.



En grandissant, chaque fois qu'elle demandait pourquoi ils n'étaient encore jamais allés à Chypre rencontrer leur famille, ou pourquoi ces cousins ne venaient jamais leur rendre visite en Angleterre, ses parents lui donnaient chacun une foule de bonnes excuses. Ce n'était pas le moment ; il y avait trop de travail à faire ou trop de dépenses à assurer... Lentement un soupçon prit racine en elle : peut-être que le mariage de ses parents n'avait pas obtenu l'accord des deux familles. Dans ce cas, sans doute, elle non plus, produit de ce mariage, n'était pas réellement *approuvée*. Pourtant, aussi longtemps qu'elle y parvint, Ada garda l'espoir et la conviction que si un membre de sa famille élargie passait un peu de temps avec elle et ses parents, il leur pardonnerait ce qu'ils avaient pu faire qui restait impardonné.

Depuis la mort de sa mère, cependant, Ada ne posait plus de questions sur ses cousins. S'ils étaient du genre à refuser d'assister aux obsèques de l'une d'entre eux, il y avait peu de chance qu'ils éprouvent de l'affection pour l'enfant de la défunte – une fillette qu'ils n'avaient jamais vue de leur vie.

« Lorsque vous conduirez ces entretiens, dit Mrs Walcott, ne jugez pas la génération des aînés. Écoutez attentivement, essayez de voir les choses par leurs yeux. Et prenez soin d'enregistrer toute la conversation. »

Jason, qui était assis au premier rang, intervint : « Si on interviewe un criminel nazi, on doit être aimable avec lui ? »

Mrs Walcott soupira. « Eh bien, c'est un exemple un peu extrême. Non, je ne vous demande pas d'être aimable avec ce genre de personne. »

Jason eut un large sourire, comme s'il venait de marquer un point.

« Madame, claironna ensuite Emma-Rose, on a un violon ancien à la maison. Est-ce que ça compte comme héritage de famille ? »

— Bien sûr, s'il appartient à votre famille depuis des générations.

— Oh oui, on l'a depuis tellement longtemps. » Emma-Rose rayonnait. « Ma mère dit qu'il a été fabriqué à Vienne au XIX<sup>e</sup> siècle. Ou peut-être au XVIII<sup>e</sup> ? En tout cas il a beaucoup de valeur, mais on ne le vend pas. »

Zafaar leva la main. « Nous, on a un coffre à trousseau qui appartenait à ma grand-mère. Elle l'a rapporté du Penjab. Ça peut marcher ? »

Ada sentit son cœur sursauter, et n'entendit même pas la réponse du professeur ni la suite de la conversation. Son corps se raidit tandis qu'elle s'efforçait de ne pas regarder Zafaar, de crainte que son visage ne trahisse ses sentiments.

Le mois précédent, ils avaient fait équipe par hasard pour un projet en cours de science – assembler un dispositif destiné à mesurer le nombre de calories contenu dans divers aliments. Après plusieurs jours passés à tenter en vain d'arranger un rendez-vous, elle avait renoncé et fait seule l'essentiel de la recherche, trouvé les matériaux, acheté les outils, construit le calorimètre. À la fin, ils avaient été tous deux récompensés d'un A. Un mince sourire au coin des lèvres, Zafaar l'avait remerciée avec une gaucherie qui pouvait être le signe d'une conscience coupable, mais aussi bien de son indifférence. Ils ne s'étaient pas reparlé depuis.

Ada n'avait jamais embrassé un garçon. Toutes les filles de sa classe avaient *quelque chose* à raconter – réel ou imaginaire – quand elles se changeaient dans les vestiaires avant ou après les cours d'éducation physique, mais pas elle. Son silence total n'était pas passé inaperçu, causant quantité de taquineries et de vanes. Une fois elle avait trouvé un magazine porno dans sa sacoche, glissé là par des mains inconnues, elle en était certaine, pour l'inquiéter. Toute la journée elle s'était torturée à l'idée qu'un professeur le découvre et avertisse son père. Non qu'elle craignît son père comme bon nombre d'autres

élèves à sa connaissance craignaient le leur. Ce n'était pas de la peur qu'elle éprouvait. Pas même de la culpabilité, après avoir décidé de conserver le magazine. Ce n'est pas pour cela qu'elle ne lui avait pas parlé de l'incident – ni des autres incidents. Elle ne partageait plus ce genre de choses avec son père depuis qu'elle avait senti, de manière instinctive, qu'elle devait le protéger contre de nouvelles souffrances.

Si sa mère était en vie, Ada aurait pu lui montrer le magazine. Elles l'auraient peut-être regardé ensemble, avec des gloussements. Elles en auraient parlé, un gobelet de chocolat chaud à la main, aspirant la vapeur qui leur montait au visage. Sa mère comprenait les pensées incontrôlées, les pensées mauvaises, *la face sombre de la lune*. Elle avait dit une fois, plaisantant à moitié, qu'elle était trop rebelle pour faire une bonne mère, trop maternelle pour être une bonne rebelle. Ce n'est que maintenant, depuis qu'elle n'était plus, qu'Ada reconnaissait qu'en dépit de tout c'était une bonne mère – et une bonne rebelle. Cela faisait exactement onze mois et huit jours qu'elle était morte. Ce serait le premier Noël qu'Ada passerait sans elle.

« Qu'en pensez-vous, Ada ? demanda soudain Mrs Walcott. Vous seriez d'accord avec cela ? »

Comme elle était retournée à son dessin, il lui fallut un moment pour quitter le papillon du regard et s'aviser que l'enseignante l'observait. Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux. Son corps se raidit comme s'il avait perçu un danger qu'elle ne saisissait pas encore. Quand la voix lui revint, c'était d'un ton si grêle qu'elle n'était pas sûre d'avoir vraiment parlé.

« Pardon ? »

— Je vous demandais si vous estimez que Jason a raison.

— Excusez-moi, mademoiselle... raison sur quoi ? »

Il y eut des petits rires mal réprimés.

« Nous parlions des souvenirs de famille, dit Mrs Walcott avec un sourire las. Zafaar a évoqué le coffre à trousseau de

sa grand-mère. Puis il a ajouté : “Pourquoi ce sont toujours les femmes qui s’accrochent à ces souvenirs et à ce bric-à-brac du passé ?” Et je voulais savoir si vous étiez d’accord avec cette opinion. »

Ada déglutit, gorge sèche. Elle sentait son pouls lui marteler les tempes. Un silence, lourd et glutineux, suintait dans l’espace autour d’elle. Elle l’imagina en train de s’étaler telle de l’encre noire sur des napperons brodés au crochet – comme ceux qu’elle avait trouvés dans le tiroir de la coiffeuse de sa mère. Qui les avait découpés avec un soin compulsif en petits morceaux, complètement détruits, puis rangés entre des couches de papier de soie, comme si elle ne pouvait ni les garder tels quels ni se résigner à les jeter.

« Votre opinion ? » dit Mrs Walcott, la voix tendre mais insistante.

Lentement et sans réfléchir, Ada se leva, faisant racler bruyamment sa chaise sur les dalles du sol. Elle s’éclaircit la gorge, bien qu’elle n’eût pas la moindre idée de quoi dire. Son esprit était vide. Sur la page ouverte devant elle, le papillon, inquiet et pressé de fuir, prit son envol, alors que ses ailes, inachevées et aux bords brouillés, n’avaient pas la force requise.

« Je... je ne crois pas que ce soit juste les femmes. Mon père le fait aussi.

— Ah bon ? demanda Mrs Walcott. Comment cela ? »

Maintenant tous ses camarades de classe la dévisageaient, attendant qu’elle sorte une phrase qui ait du sens. Certains avaient dans les yeux une lueur douce de pitié, d’autres d’indifférence crue, ce qu’elle préférait de loin. Elle se sentait larguée au loin par leur attente collective, la pression accumulée sur ses oreilles lui donnant l’impression de couler.

« Vous pouvez nous donner un exemple ? demanda Mrs Walcott. Qu’est-ce que votre père collectionne ?

— Euh, mon père... », dit Ada en traînant la voix, puis fit une pause.

Que pouvait-elle leur raconter à propos de lui ? Qu'il oubliait de manger ou même de parler parfois, laissant passer des journées entières sans consommer un vrai repas ou prononcer une phrase entière, que s'il en avait la possibilité, il vivrait probablement le reste de sa vie au fond du jardin, ou mieux encore, dans une forêt quelconque, les mains enfouies dans le sol, entouré de bactéries, de champignons et de toutes ces plantes qui poussent et pourrissent à la minute ? Que pourrait-elle leur dire de son père qui leur permette de comprendre comment il était alors qu'elle-même avait du mal à le reconnaître ces temps-ci ?

Au lieu de quoi elle fit une réponse brève : « Des plantes.

— Des plantes, lui fit écho Mrs Walcott, le visage plissé d'incompréhension.

— Mon père les aime, ajouta précipitamment Ada, regrettant aussitôt le mot qu'elle avait choisi.

— Oh, comme c'est mignon... il apprécie les fleurs ! » commenta Jason d'une voix onctueuse.

Le rire moussa dans la pièce sans plus de retenue. Ada remarqua que même son ami Ed évitait son regard, faisant semblant de lire quelque chose dans son manuel, épaules voûtées et tête courbée. Elle chercha alors celui de Zafaar, et découvrit ses yeux noirs brillants, qui la voyaient rarement, en train de l'étudier avec une curiosité proche de l'inquiétude.

« Eh bien c'est charmant, dit Mrs Walcott. Mais vous rappelez-vous un objet auquel il tient particulièrement ? Qui a pour lui une valeur émotionnelle ? »

À cet instant, Ada ne désirait rien tant que trouver les mots justes. Pourquoi se cachaient-ils d'elle ? Son estomac se serra si douloureusement que pendant quelques secondes elle se crut incapable de respirer, encore moins de parler. Pourtant

elle y parvint, et s'entendit répondre : « Il passe beaucoup de temps auprès de ses arbres. »

Mrs Walcott hocha la tête, le sourire s'effaçant de ses lèvres.  
« Surtout ce figuier, je crois que c'est son préféré.

— C'est bon, vous pouvez vous rasseoir », dit Mrs Walcott.

Mais Ada n'obéit pas. La douleur, qui avait traversé sa cage thoracique, cherchait un point de sortie. Sa poitrine se crispa, comme si des mains invisibles la compressaient. Elle se sentait désorientée, la pièce bougeait doucement sous ses pieds.

« Oh Seigneur, elle est vraiment flippante », murmura quelqu'un, assez fort pour qu'elle l'entende.

Ada ferma les yeux, brûlée par le commentaire, une écorchure à vif dans sa chair. Mais ils ne pouvaient rien dire ni faire de pire que la haine qu'elle éprouvait pour elle-même à cet instant. Qu'est-ce donc qui n'allait pas chez elle ? Pourquoi ne pouvait-elle pas répondre à une question simple comme tout le monde ?

Enfant, elle adorait tourner en vis sur le tapis turc jusqu'à s'étourdir et tomber sur le sol, d'où elle regardait le monde tourbillonner sans fin. Elle revoyait encore les motifs du tapis tissé main se dissoudre en un millier d'étincelles, les couleurs se fondant l'une dans l'autre, l'écarlate dans le vert, le safran dans le blanc. Mais ce qu'elle éprouvait maintenant était une autre forme de vertige. La sensation d'entrer dans un piège, une porte se refermant derrière elle, le claquement d'un loquet dans la gâche. Elle se sentait paralysée.

Maintes fois par le passé elle s'était doutée qu'elle transportait une tristesse qui ne lui appartenait pas tout à fait. On leur avait appris en cours de science que chaque individu hérite d'un chromosome de sa mère et un de son père – de longs fils d'ADN porteurs de milliers de gènes qui fabriquaient des millions de neutrons reliés par des milliards de

connexions. Cette somme d'informations génétiques se transmettait des parents à leur progéniture – survie, croissance, reproduction, couleur des cheveux, forme du nez, taches de rousseur ou non, tendance à éternuer sous l'effet du soleil –, tout était là-dedans. Mais aucune ne répondait à la seule question qui lui brûlait l'esprit : était-ce possible d'hériter d'une chose aussi intangible et incommensurable que le chagrin ?

« Vous pouvez vous asseoir », répéta Mrs Walcott.

Pourtant elle ne bougea pas.

« Ada, vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? »

Toujours debout, elle tentait de refouler la peur qui lui emplissait la gorge, lui obstruait les narines. Lui rappelait le goût de la mer sous un soleil dur, écrasant. Ada l'effleura du bout de la langue. Ce n'était pas la saumure marine bien sûr, c'était du sang chaud. Elle s'était mordu l'intérieur de la joue.

Son regard glissa vers la fenêtre, derrière laquelle l'orage approchait. Elle nota le ciel gris ardoise, au milieu de bancs de nuages, une esquille cramoisie qui saignait sur l'horizon, comme une blessure ancienne jamais vraiment guérie.

« Asseyez-vous, s'il vous plaît », lui parvint la voix du professeur.

Et à nouveau, elle n'obéit pas.

Plus tard, bien plus tard, alors que le pire s'était déjà produit et qu'elle était seule dans son lit à la nuit tombée, incapable de s'endormir, écoutant son père, insomniaque lui aussi, arpenter la maison, Ada Kazantzakis ferait redéfiler ce moment, cette fissure dans le temps, où elle aurait pu faire ce qu'on lui disait et regagner sa place, rester plus ou moins invisible pour tous les occupants de la pièce, sans être remarquée ni non plus dérangée ; elle aurait pu maintenir les choses en l'état, si seulement elle avait pu s'empêcher de faire ce qu'elle avait fait ensuite.

## Figuier

Cette après-midi-là, tandis que les nuages orageux s'abattaient sur Londres et que le monde se teintait de mélancolie, Kostas Kazantzakis m'enterrait dans le jardin. Le fond du jardin, en fait. Normalement j'aimais bien cet endroit, au milieu des camélias luxuriants, du chèvrefeuille au doux parfum et des fleurs en pattes d'araignée de l'hamamélis, mais ce n'était pas un jour normal. Je tentai de me réconforter en pensant au bon côté de la médaille. Ce qui n'arrangea rien. J'étais nerveux, empli d'appréhension. On ne m'avait encore jamais enterré.

Kostas s'affairait dans le froid depuis le petit matin. Un mince film de sueur s'était formé sur son front et luisait chaque fois qu'il enfonçait la lame d'acier de la pelle dans la terre durcie. Derrière lui s'étiraient les ombres des treillis en bois qui l'été se couvraient de roses et de clématites grim-pantes, mais n'étaient plus à présent qu'une barrière transparente séparant notre jardin de la terrasse du voisin. Un monticule de terre gluant et friable grossissait lentement près de ses bottes en cuir, le long de la traînée argentée laissée par un escargot. Son haleine formait un nuage devant ses traits, ses épaules se raidissaient sous la parka bleu marine – celle



qu'il avait achetée dans une friperie de Portobello Road – ses phalanges rouges et à vif saignaient un peu, mais il ne semblait pas s'en rendre compte.

J'avais froid, et même si je ne voulais pas me l'avouer, très peur. J'aurais bien aimé partager mes soucis avec lui. Mais aurais-je été capable de parler, il était trop distrait pour m'entendre, absorbé dans ses pensées tout en creusant sans un regard dans ma direction. Quand il aurait terminé, il déposerait la pelle, me regarderait de ses yeux vert tilleul dont je savais qu'ils avaient vu maintes choses plaisantes et déplaisantes, et il m'enfoncerait dans le creux du sol.

Plus que quelques jours avant Noël, et le voisinage tout entier rayonnait de guirlandes et de rideaux lumineux. Des Pères Noël et des rennes gonflables au sourire en plastique. Des festons brillants clignotaient le long des auvents des magasins et des étoiles étincelaient aux fenêtres des maisons, offrant un bref coup d'œil sur la vie des gens, qui paraissait toujours moins compliquée, allez savoir pourquoi, plus excitante – plus heureuse.

Derrière une haie, une fauvette s'est mise à chanter – des notes rapides, rêches. Je me suis demandé ce qu'un pouillot d'Afrique du Nord venait faire dans notre jardin à cette époque de l'année. Pourquoi n'était-il pas parti vers des contrées plus chaudes avec tous les autres, qui devaient être en route pour le sud et qui, s'ils faisaient un léger détour sur leur couloir de vol, pouvaient aussi bien se rendre à Chypre et visiter mon pays natal ?

Je savais qu'ils se perdaient parfois, ces passerins. Rarement, mais ça pouvait arriver. Et parfois ils n'étaient plus capables de faire le voyage, année après année, le même mais jamais pareil, des kilomètres de vide à perte de vue. Et donc ils restaient sur place, même si cela signifiait la faim et le froid, et trop souvent, la mort.

L'hiver durait déjà depuis longtemps. Bien loin du climat tempéré de l'an dernier, avec ses ciels couverts, pluies intermittentes, chemins boueux, une cascade de morosité et de grisaille. Rien qui sorte de l'ordinaire pour cette chère vieille Angleterre. Mais cette année, depuis le début de l'automne, le temps s'était montré fantasque. La nuit on entendait hurler la tempête, qui vous évoquait des forces indomptées et indésirées, des choses à l'intérieur de soi qu'on n'était pas encore prêt à affronter, encore moins à comprendre. Souvent le matin, au réveil, on trouvait les routes enduites d'une pellicule de glace et les tiges d'herbe raidies comme des éclats d'émeraude. Des milliers de gens sans abri dormaient à la dure dans les rues de Londres, les lieux d'hébergement n'ayant même pas la place d'en accueillir un quart.

Cette nuit se préparait à être la plus froide de l'année jusqu'ici. Déjà l'air, comme s'il se composait d'aiguilles de verre, transperçait tout ce qu'il touchait. C'est pourquoi Kostas se hâtait, résolu à terminer sa tâche avant que la terre ne devienne dure comme pierre.

Tempête Hera – c'est le nom qu'ils avaient donné à l'ouragan en formation. Pas George ni Olivia ni Charlie ni Matilda cette fois, mais un nom mythologique. D'après eux ce serait la pire depuis des siècles – pire que la Grande Tempête de 1703, qui avait soulevé les toitures, arraché leur corset à baleines aux dames, aux messieurs leur perruque poudrée et aux mendiants les guenilles qu'ils avaient sur le dos ; détruit aussi bien les manoirs à colombages que les taudis d'argile ; écrasé les navires comme si c'étaient des bateaux en papier, et fait déborder les égouts de la Tamise sur ses rives.

Des histoires, peut-être, mais moi j'y croyais. Tout comme je crois aux légendes, et aux vérités sous-jacentes qu'elles tentent de transmettre.

Je me disais que si tout se passait comme prévu, je serais enterré seulement pendant trois mois, peut-être moins.

Quand les jonquilles refluriraient le long des sentiers, que les jacinthes tapisseraient les bois, que toute la nature se ranimerait, on allait me déterrer. Mais j'avais beau m'appliquer, impossible de me cramponner à ce fragment d'espoir alors que l'hiver, féroce et implacable, donnait le sentiment de s'être installé pour durer. Je n'ai jamais été doué pour l'optimisme, de toute manière. Ça doit être dans mon ADN. Je descends d'une longue lignée de pessimistes. Alors j'ai fait ce que je fais souvent : j'ai commencé à imaginer tout ce qui pouvait aller de mal en pis. Et si jamais cette année le printemps ne revenait pas, et que je doive rester sous terre – pour toujours ? Ou si le printemps finissait par se montrer à la longue, mais que Kostas oublie de me déterrer ?

\*

Une rafale de vent est passée, me pénétrant comme une lame de couteau dentelée.

Kostas a dû le remarquer, car il a cessé de creuser. « Non, mais regarde-moi ça ! Tu gèles, ma pauvrete. »

Il avait de l'affection pour moi, en avait toujours eu. Dans le passé, dès que le temps virait au froid, il prenait des précautions pour me garder en vie. Je me rappelle une après-midi glaciale de janvier où il avait installé des coupe-vent tout autour de moi et m'avait enveloppé de couches de toile de jute pour réduire la perte d'humidité. Une autre fois, il m'a recouvert de paille. Il disposait des lampes chauffantes dans le jardin pour répandre de la chaleur durant toute la nuit et au moment crucial, juste avant l'aube, l'heure la plus sombre du jour et souvent la plus froide. C'est-à-dire quand la plupart d'entre nous s'endorment dans un sommeil dont ils ne se réveilleront jamais – les sans-abri dans les rues et nous...

... les figuiers.

Je suis un *Ficus carica* dont le nom vulgaire est figuier comestible, même si je peux vous assurer qu'il n'y a pas une once de vulgarité chez moi. J'appartiens et j'en suis fier à la grande famille des Moracées, du règne des Plantes. Originaire d'Afrique du Nord, je suis présent dans une vaste zone allant de la Californie au Portugal et au Liban, des rives de la mer Noire aux collines d'Afghanistan et aux vallées de l'Inde.

Enterrer les figuiers dans des tranchées souterraines pendant les hivers les plus durs et les déterrer au printemps, c'est une tradition étrange mais très répandue. Les Italiens établis dans des villes d'Amérique et du Canada où les températures descendent au-dessous de zéro la connaissent bien. Ainsi que les Espagnols, Portugais, Maltais, Grecs, Libanais, Égyptiens, Tunisiens, Marocains, Algériens, Israéliens, Palestiniens, Iraniens, Kurdes, Turcs, Jordaniens, Syriens, Juifs séfarades... et nous, les Chypriotes.

Peut-être moins les jeunes par les temps qui courent, mais les plus âgés sont rompus à cette coutume. Ceux qui ont migré les premiers des climats méditerranéens plus tempérés vers les villes et agglomérations venteuses de l'Occident. Ceux qui, après toutes ces années, rêvent encore de faire passer les frontières en contrebande à leurs aliments favoris, fromage odorant, pastrami fumé, boudin de mouton, *manti* congelés, tahini maison, mélasse de caroube, *karidaki glyco*, soupe de panse de vache, rate de veau en saucisse, yeux de thon, testicules de bélier... même si, en cherchant bien, ils pourraient trouver au moins une partie de ces mets délicats au rayon « cuisine internationale » des supermarchés de leur pays d'adoption. Mais ils affirmeraient que ça n'a pas le même goût.

Les immigrants de la première génération sont une espèce à part. Ils s'habillent en beige, gris ou brun. Des couleurs qui n'attirent pas l'attention. Des couleurs qui chuchotent, qui ne crient jamais. Des manières cérémonieuses, un désir qu'on les

traite avec dignité. Ils se déplacent avec une légère gaucherie, pas tout à fait à l'aise dans leur environnement. À la fois pénétrés d'une éternelle gratitude pour les chances que la vie leur a offertes et marqués par ce qu'elle leur a arraché, jamais à leur place, séparés des autres par quelque expérience muette, comme les survivants d'un accident de voiture.

Les immigrants de la première génération parlent constamment à leurs arbres – quand il n'y a personne à proximité, bien sûr. Ils se confient à nous, décrivent leurs rêves et leurs espoirs, y compris ceux qu'ils ont laissés derrière eux, comme des brins de laine accrochés à des fils barbelés au passage de clôtures. Mais pour la plupart, ils apprécient tout simplement notre compagnie, bavardent avec nous comme avec de vieux amis après une longue absence. Ils prodiguent affection et tendresse à leurs plantes, surtout celles qu'ils ont emportées de leur terre natale perdue. Ils savent, tout au fond, qu'en sauvant un figuier d'un ouragan, ils sauvent la mémoire de quelqu'un.

## Salle de classe

« Ada, s'il vous plaît, asseyez-vous », répéta une fois de plus Mrs Walcott, la tension donnant une certaine aspérité à sa voix.

Mais une fois de plus, Ada resta immobile. Tout comme si elle n'avait pas entendu le professeur. Elle comprenait parfaitement ce qu'on lui demandait et n'avait aucune volonté de défi, mais pour l'instant, elle était incapable de faire obéir son corps à son cerveau. Dans un angle de vision elle apercevait un point mobile – le papillon qu'elle avait dessiné sur son cahier voletait autour de la classe. Elle l'observait avec gêne, inquiète à l'idée que d'autres puissent le voir, même si une petite partie distincte d'elle-même savait que non.

Suivant un parcours en zigzag, le papillon se percha sur l'épaule du professeur puis sauta sur une de ses longues boucles d'oreille d'argent en forme de chandelier. Tout aussi vivement, il décolla et fonça sur Jason, se posa sur ses minces épaules, glissa en se tortillant sous sa chemise. Ada se représentait en esprit les hématomes dissimulés sous le T-shirt de Jason, la plupart maintenant anciens et décolorés, mais un assez grand tout récent. D'une teinte criarde – violet vif. Ce garçon, qui plaisantait toujours et respirait l'assurance à

l'école, était battu chez lui par son propre père. Elle suffoqua. La douleur, il y avait tellement de douleur partout et en chacun. La seule différence se situait entre ceux qui parvenaient à la cacher et ceux qui n'y arrivaient plus.

« Ada ? dit Mrs Walcott, un peu plus fort.

— Peut-être qu'elle est sourde, railla un des élèves.

— Ou attardée mentale !

— Nous n'utilisons pas ce genre de terme dans ma classe », dit Mrs Walcott, sans convaincre personne. Son regard revint se fixer sur Ada, perplexité et inquiétude se succédant sur son large visage. « Quelque chose qui ne va pas ? »

Enracinée sur place, Ada n'émit pas un mot.

« S'il y a quelque chose que vous voulez me dire, nous pouvons faire cela après le cours. Pourquoi ne pas nous parler tout à l'heure ? »

Pourtant Ada ne bougea toujours pas. Ses membres, n'obéissant qu'à leur propre volonté, refusaient de réagir. Elle se souvint comment son père lui racontait que par des températures extrêmement froides, certains oiseaux, comme les mésanges à tête noire, tombaient dans de brèves torpeurs afin de conserver de la chaleur en prévision du mauvais temps. C'est exactement ce qu'elle éprouvait en ce moment, effondrée en une sorte d'inertie afin de se raidir pour affronter ce qui l'attendait.

*Assieds-toi, espèce d'idiot, tu te couvres de ridicule.*

Était-ce un autre élève qui avait murmuré ces mots ou une voix malveillante à l'intérieur de son propre crâne ? Elle ne le saurait jamais. La bouche formant un trait rigide, la mâchoire serrée, elle se cramponnait au bord de son pupitre, quêtant désespérément un appui, redoutant si elle lâchait prise de perdre l'équilibre et de tomber. À chaque inspiration, la panique tourbillonnait et roulait dans ses poumons, s'infiltrait dans chaque nerf et chaque cellule, et sitôt sa bouche ouverte, en jaillit et déborda, un torrent souterrain pressé d'échapper

à ses confins. Un son à la fois familier et trop étrange pour être émis par elle surgit de quelque part à l'intérieur de son corps – fort, rauque, cru, incongru.

Elle hurla.

D'une voix si inattendue et puissante et incroyablement aiguë que les autres élèves firent silence. Mrs Walcott resta immobile, les mains serrées contre sa poitrine, les rides autour de ses yeux se creusant. Pendant toutes ses années d'enseignement, elle n'avait jamais rien vu de pareil.

Quatre secondes s'écoulèrent, huit, dix, douze... La pendule au mur avançait à pas de fourmi, d'une lenteur éprouvante. Le temps se gauchissait et se recroquevillait, comme du bois sec, carbonisé.

Et voilà que Mrs Walcott se tenait auprès d'elle, essayant de lui parler. Ada sentait les doigts de son professeur sur son bras et savait que celle-ci lui disait quelque chose, mais elle ne pouvait saisir les mots car elle continuait à hurler. Quinze secondes s'écoulèrent. Dix-huit, vingt, vingt-trois...

Sa voix tel un tapis volant la soulevait et l'emportait contre sa volonté. Elle avait le sentiment de flotter, de tout observer depuis un plafonnier, sauf que ça ne lui donnait pas l'impression d'être en hauteur, plutôt d'être dehors, de tomber hors d'elle-même, ne plus faire partie du moment présent, de ce monde.

Elle se rappela un sermon qu'elle avait entendu jadis, peut-être dans une église, peut-être dans une mosquée, car à différents stades de son enfance elle avait fréquenté les deux, mais pas pour très longtemps. *Quand l'âme quitte le corps, elle monte vers le firmament et sur son parcours elle s'arrête pour regarder tout ce qui s'étend sous elle, impassible, indifférente, insensible à la douleur.* Était-ce l'évêque Vasilios qui avait dit cela ou l'imam Mahmoud ? Des icônes d'argent, des cierges en cire, des tableaux montrant des visages d'anges et d'apôtres, l'archange Gabriel avec une aile ouverte et l'autre repliée, un



exemplaire fatigué de la Bible orthodoxe, ses pages écornées, sa reliure brisée... des tapis de prière en soie, des chapelets d'ambre, un livre de hadiths, un volume très usagé de *L'Interprétation islamique des rêves*, consulté après chaque rêve et chaque cauchemar... Ces deux hommes avaient tenté de persuader Ada de choisir leur religion, leur parti. Il lui semblait, de plus en plus, qu'à la fin elle avait choisi le vide. Le néant. Une coquille intangible qui l'enfermait encore, la tenait à l'écart des autres. Pourtant alors qu'elle continuait à hurler pendant la dernière heure du dernier jour d'école, elle éprouvait quelque chose de presque transcendantal, comme si elle n'était pas, n'avait jamais été, confinée dans les limites de son corps.

Trente secondes passèrent. Une éternité.

Sa voix se brisa mais persista. Il y avait quelque chose de profondément humiliant mais tout aussi électrisant à s'entendre hurler – à briser là, briser les amarres, sans contrôle, sans entraves, sans savoir jusqu'où elle l'entraînerait, cette force qui lui montait de l'intérieur. Une chose animale. Sauvage. Rien la concernant n'appartenait plus à son moi d'avant à cet instant. En particulier sa voix. Ç'aurait pu être le glapissement aigu d'un faucon, la plainte obsédante d'un loup, le cri rauque d'un renard rouge à minuit. N'importe lequel de ces bruits, mais pas le hurlement d'une écolière de seize ans.

Les autres élèves, les yeux écarquillés de stupeur et d'incrédulité, dévisageaient Ada, hypnotisés par cet étalage de démence. Certains inclinaient la tête de côté comme s'ils cherchaient à mesurer par quel sortilège un cri aussi troublant pouvait sortir d'une fille aussi timide. Ada sentait leur peur, et pour une fois, c'était agréable de ne pas être la seule terrifiée. Sur les bords brouillés de son champ de vision, ils étaient tous réunis, tous pareils avec leur visage ahuri et leurs gestes à l'avenant, comme une ribambelle en papier de bonshommes identiques. Elle ne faisait pas partie de cette chaîne. Elle ne

faisait partie de rien. Dans sa solitude intacte, elle était entière. Jamais elle ne s'était sentie aussi exposée, et pourtant aussi puissante.

Quarante secondes de passées.

Et Ada Kazantzakis continuait encore à hurler, et sa rage, si c'était bien de la rage, se propulsait en avant, un carburant à combustion rapide, sans le moindre signe d'apaisement. Sa peau avait pris une teinte écarlate marbrée, le fond de sa gorge était à vif et tremblait de souffrance, les veines de son cou palpitaient sous la poussée du sang, et ses mains restaient ouvertes devant elle, même si maintenant elles ne se cramponnaient plus à rien. Une vision de sa mère lui traversa alors l'esprit, et pour la première fois depuis qu'elle était morte, de penser à elle ne lui mit pas les larmes aux yeux.

La cloche sonna.

À l'extérieur de la salle de classe, se multipliant dans les couloirs, les pas se précipitaient, les conversations fusaient. Excitation. Rires. Une brève bousculade. Le début des vacances de Noël.

À l'intérieur de la classe, la folie d'Ada était si captivante que personne n'osa bouger.

Cinquante-deux secondes passèrent – presque mais pas tout à fait une minute – et sa voix céda, lui laissant la gorge desséchée et creuse comme un roseau parcheminé. Ses épaules s'affaissèrent, ses genoux tremblèrent, et son visage s'anima comme si elle s'éveillait d'un sommeil perturbé. Elle se tut. Tout aussi brusquement qu'elle avait commencé, elle s'arrêta.

« C'était quoi ce bordel ? » marmonna assez haut Jason, mais personne ne lui offrit de réponse.

Sans regarder personne, Ada s'effondra sur sa chaise, souffle coupé et vidée de toute énergie, un pantin dont les cordes auraient craqué sur scène en plein spectacle ; un épisode qu'Emma-Rose décrirait ensuite avec un excès de détails. Mais pour l'instant, même Emma-Rose gardait le silence.

« Tout va bien ? » interrogea de nouveau Mrs Walcott, le visage marqué par le choc, mais cette fois Ada l'entendit.

Tandis que les nuages s'amassaient au loin dans le ciel et qu'une ombre se répandait sur les murs comme tombée des ailes d'un oiseau géant en plein vol, Ada Kazantzakis ferma les yeux. Un son retentit à l'intérieur de son crâne, un rythme lourd, régulier – *crac-crac-crac* –, et la seule pensée qui lui vint alors fut que quelque part loin de cette salle de classe, hors de portée, les os de quelqu'un se brisaient.

## Figuier

« Une fois que tu seras enterré, je viendrai te parler tous les jours », promit Kostas en enfonçant sa pelle dans le sol.

Il pesa sur la poignée et souleva une motte de terre, la jeta sur le tas qui montait à côté de lui.

« Tu ne te sentiras pas seul. »

J'aurais aimé pouvoir lui dire que la solitude est une invention humaine. Les arbres ne sont jamais esseulés. Les humains croient savoir avec certitude où s'arrête leur être et où commence celui de l'autre. Avec leurs racines entremêlées et piégées sous terre, combinées aux champignons et aux bactéries, les arbres ne se nourrissent pas de telles illusions. Pour nous, tout est relié.

N'empêche, cela m'a réjoui d'apprendre que Kostas prévoyait de me rendre régulièrement visite. J'ai incliné mes branches vers lui en signe de reconnaissance. Il était si proche que je sentais le parfum de son eau de toilette – bois de santal, bergamote, ambre gris. J'avais mémorisé chaque détail de son beau visage – front haut lisse, nez proéminent, mince et très retroussé, yeux clairs ombrés par des cils qui se recourbaient en demi-lune, les ondulations fermes de sa chevelure, encore